

## *Looking for Eric* — Grande-Bretagne / France 2009, 117 minutes

Sami Gnaba

Numéro 270, janvier–février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2011). Compte rendu de [*Looking for Eric* — Grande-Bretagne / France 2009, 117 minutes]. *Séquences*, (270), 41–41.



**SUPPLÉMENTS:** Scènes coupées.

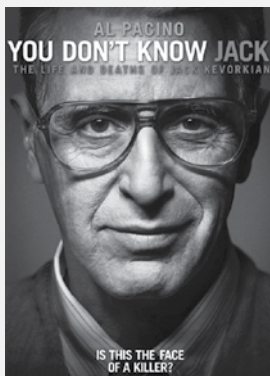
■ Grande-Bretagne / France 2009, 117 minutes — **Réal.:** Ken Loach — **Scén.:** Paul Laverty — **Int.:** Steve Evets, Eric Cantona, Stephanie Bishop — **Dist.:** Séville.

## Looking for Eric

Un homme en voiture roule à contresens avant de perdre le contrôle. Dans la scène suivante, il est à l'hôpital en larmes, s'excusant auprès de l'infirmière. Ces plans aussi brefs que précis commençant le film impriment un désespoir duquel Eric Bishop peine à s'affranchir, lui qui tire sa silhouette malheureuse tous les jours au travail, devant le regard attristé de ses amis et confrères. Pour tempérer cette détresse, lui apparaît son idole vénérée, Eric Cantona... tout en esprit. Une piste fantastique que Ken Loach (*My Name Is Joe*) traite le plus réalistement possible et qui confère au film tout son charme comique, son humanité vibrante. Intégrée habilement au récit, cette présence fantasmée par Bishop n'est la source d'aucun quiproquo superficiel. Elle tient plutôt le film dans un fin équilibre entre légèreté et gravité. En prêtant au film son aura légendaire, avec une autodérision irrésistible (multipliant aphorismes et proverbes, comme ce délectable «Je ne suis pas un homme, je suis Cantona»), l'ex-joueur du Manchester United fait basculer la chronique sociale du côté d'un «buddy movie» improbable mais néanmoins touchant. Devant les yeux de Bishop, Cantona troque son statut de joueur pour celui de meilleur ami avec qui il peut dorénavant partager ses frustrations et découvrir une échappatoire à sa solitude torturante...

La coquetterie fantasmagorique du début laissant la place à des sentiments bien dosés, sans sombrer dans le sentimentalisme outrancier. Au-delà des thèmes rassemblés (filiation, désillusions, amitié), ce qu'on retient du dernier Loach, c'est la précision naturaliste avec laquelle sa mise en scène observe la classe ouvrière, la vie de ces gens ordinaires (les scènes au pub), leurs espoirs, leurs luttes au quotidien... Comme à son habitude, le réalisateur britannique fait preuve d'une sincère empathie dans son portrait de cet homme désespéré, continuellement le dos au mur et privé de tant de possibilités (être père, amant ou encore fan de soccer, les billets étant devenus trop chers). Bénéficiant d'un casting solide (dont Steve Evets, stupéfiant de justesse) qui nous fait oublier les lacunes d'un récit se dispersant ici et là (relation avec les fils pas toujours conséquente, la piste mafieuse un peu forcée...), cette ode au «foot» et à la solidarité compose par son désespoir énergique une lumière d'optimisme délicate, qui va droit au cœur.

**Sami Gnaba**



**SUPPLÉMENTS:** Court métrage sur le véritable Jack Kevorkian.

■ États-Unis 2010, 134 minutes — **Réal.:** Barry Levinson — **Scén.:** Adam Mazer — **Int.:** Al Pacino, Susan Sarandon, John Goodman, Danny Huston — **Dist.:** Warner.

## You Don't Know Jack

Ce téléfilm signé par l'inégal Barry Levinson (*Rain Man*, *Sleepers*, *Envy*) retrace le parcours du controversé docteur Jack Kevorkian qui, dans les années 90, s'est battu pour légaliser le droit au suicide assisté aux États-Unis. Intransigeant, sensible à la cause des malades en phase terminale revendiquant leur droit à une mort digne, Kevorkian a mené son combat jusqu'aux tribunaux qui l'auront condamné finalement à huit ans de prison ferme... La question cruciale, qui est de savoir comment filmer la mort en acte, Levinson la résout très sobrement, une heure après le début du film, en installant sa caméra aux côtés du mourant. Quand elle ne fixe pas le désarroi de sa femme, ou encore la compassion impassible de «Doctor Death», la caméra couvre le décor du salon conjugal, parcourant d'une manière assez aléatoire les quelques traces photographiques de cette vie qui en est à son dernier souffle.

De par sa mise en scène prudente, délicate (ces plans rapides sur les mains des époux), cette captation du geste fatal joue un rôle-clé dans notre adhésion au film, tout en explicitant le parti pris du cinéaste. Car Levinson a beau déclarer ne pas avoir envie de prendre position dans le débat sur l'euthanasie (ce qui est complètement faux, si l'on se fie à ses images), il doit immanquablement choisir un point de vue, un camp. Or, en se plaçant au centre du débat, aux côtés des malades, donc, il ne fait qu'apporter une vérité humaine à une question empêtrée dans une mécanique judiciaire «immorale»: mourir dans la dignité est un droit de l'individu. Une vérité à laquelle chacun peut s'identifier. Plaidoyer touchant en faveur de l'euthanasie, *You Don't know Jack* n'est pas sans défauts. Outre ses choix esthétiques un peu simplistes, ses dialogues trop appuyés, le principal handicap du film est dans la maigre matière dramatique qu'il alloue à ses personnages secondaires, simples «accessoires» (perruques à l'appui!) comblant machinalement leur fonction narrative, et dont l'humanité peine à prendre corps. Reste alors Al Pacino, mémorable encore une fois, qui retrouve dans ce personnage d'une belle imperfection la grandeur de ses performances classiques, fournissant à la mise en scène, impersonnelle et prévisible, une gravité et une énergie considérables. 9

**Sami Gnaba**